

# Chapitre 1

Poppy Lancaster se précipita hors de la gare et s'arrêta net en apercevant le coin de la rue opposée. Son cœur se serra. La file d'attente devant le bar à expresso branché était toujours assez longue, mais ce matin-là, elle s'étendait à perte de vue. Elle jeta un coup d'œil à sa montre – elle serait forcément en retard si elle devait faire la queue – puis se souvint du message sec qu'elle avait reçu et, prenant une profonde inspiration, traversa la rue pour se placer à la fin de la file d'attente.

— On dirait que vous allez en avoir pour un petit bout de temps, dit une femme d'âge moyen à l'air affable au coin de la rue.

Elle tenait dans une main un plateau en carton rempli de broches aux couleurs vives et dans l'autre une boîte pour collecter de l'argent. Une écharpe portant le logo d'une célèbre association de lutte contre le cancer couvrait sa poitrine.

Elle sourit avec espoir à Poppy.

— Pourquoi ne pas acheter une broche pendant que vous attendez ?

Poppy jeta à la femme un regard honteux.

— Je... Je suis vraiment désolée. Je n'ai pas assez de monnaie...

— Oh, ce n'est rien. Une prochaine fois alors, dit la femme d'un ton jovial, ce qui ne fit qu'aggraver le malaise de Poppy.

Elle se mordit la lèvre et faillit fouiller dans son sac à main, mais elle visualisa dans sa tête le petit tas de monnaie qu'il contenait et sut qu'elle n'en aurait pas assez. Elle rejoignit la file d'attente en soupirant, s'approchant lentement de la fenêtre ouverte où un barista s'affairait à prendre les commandes et à distribuer des gobelets de café fumants et odorants. Quand son tour fut venu, elle répéta la commande qu'elle avait apprise par cœur :

— Un cappuccino au soja décaféiné, sans mousse, avec du sucre non raffiné et de la crème fouettée, s'il vous plaît.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que cette commande ? grommela l'homme dans la file d'attente derrière elle.

Il regarda sa montre avec une impatience exagérée et poussa un profond soupir.

— Vous ne pouvez pas commander quelque chose de plus simple ? Ça va prendre des plombes !

— Hum... ce n'est pas pour moi, marmonna Poppy.

Le barista fronça les sourcils, puis se retourna vers Poppy et demanda avec un sourire :

— Et vous ? Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

Poppy observa les autres baristas s'affairant derrière l'énorme machine à expresso, remplissant des pots de lait mousseux, saupoudrant des flocons de chocolat sur des cappuccinos crémeux, tandis que des nuages de vapeur s'élevaient autour d'eux. L'arôme paradisiaque du café fraîchement moulu lui emplit les narines. Elle aurait tellement aimé pouvoir s'en offrir un. Mais elle savait que le café à emporter était un luxe qu'elle ne pouvait pas se permettre.

Elle releva le menton et adressa un sourire déconfit au barista.

— Rien, merci.

Poppy paya et attendit sa commande, essayant d'ignorer l'homme d'affaires renfrogné derrière elle, qui n'arrêtait pas de soupirer et d'émettre des bruits irrités tout en regardant constamment sa montre. Puis, tout à coup, il poussa un juron, jeta un regard noir à Poppy et quitta la file d'attente en la poussant brutalement. Il dévala le trottoir, percuta la bénévoles de l'association caritative qui se tenait au coin de la rue et fit voler son plateau, éparpillant des broches un peu partout. La femme poussa un cri, mais l'homme ne lui accorda pas le moindre regard et disparut au coin de la rue.

— Et voilà...

Le barista se pencha sur le comptoir.

Poppy marmonna des remerciements, prit le gobelet, puis se précipita vers la bénévoles.

— Tout va bien ? demanda-t-elle.

— Oui... merci. Plus de peur que de mal.

La femme inspira pour se calmer, puis s'accroupit péniblement pour commencer à ramasser les broches. Poppy jeta un coup d'œil à sa montre et hésita, puis elle posa son café sur un muret et s'agenouilla pour l'aider.

— Oh... c'est vraiment gentil de votre part, dit la femme, rayonnante. Il m'aurait fallu une éternité pour le faire toute seule... et j'ai un genou un peu récalcitrant...

Il fallut plus de temps que prévu pour rassembler toutes les broches, mais elles finirent par en venir à bout. Poppy reprit son gobelet de café, constatant avec horreur qu'il n'était plus aussi chaud, et s'apprêtait à partir lorsque la femme lui attrapa le bras.

— Attendez... tenez... en guise de remerciement.

La bénévole sourit et lui tendit une broche.

Poppy baissa les yeux et se rendit compte que le bijou avait la forme d'un brin de bruyère, avec des fleurs de couleur lavande rappelant une plume le long de la tige gris-vert. Bien qu'elle soit en papier mâché, la fleur était incroyablement réaliste et belle.

— Les fleurs ont toutes des significations, vous savez, dit la femme. La bruyère symbolise le changement transformateur, du banal à l'extraordinaire. C'est une belle signification, vous ne trouvez pas ?

— Oui, dit Poppy avec un sourire en touchant les petites fleurs du bout des doigts.

— Tenez... elle sera magnifique sur votre revers... et elle fait vraiment ressortir vos yeux bleus, dit la femme en tendant la main pour l'épingler sur ses habits.

— Oh... mais je n'ai pas d'argent à vous donner... protesta Poppy.

La femme fit un signe de la main.

— Vous avez largement mérité cette broche. Gardez-la. J'insiste. J'espère qu'elle vous portera chance.

Poppy regarda la broche, puis sourit à la femme.

— Merci. Je la garderai précieusement.

Elle jeta un nouveau coup d'œil à sa montre et sursauta.

— Oh, mon Dieu, il faut vraiment que j'y aille ! J'ai été ravie de vous rencontrer. Bonne chance pour la collecte !

Faisant un signe de la main à la femme et serrant le gobelet de café contre elle, Poppy s'empressa de détalier. Quelques minutes plus tard, elle entra en trombe dans le hall d'entrée d'un petit immeuble de bureaux et appuya frénétiquement sur le bouton de l'ascenseur. Il parut mettre un temps interminable à arriver et pendant qu'elle attendait, dansant d'un pied sur l'autre, elle remarqua avec anxiété que le gobelet qu'elle tenait était à présent clairement tiède. Lorsqu'elle arriva au septième étage et se précipita dans l'open space pour atteindre le vaste bureau de direction dans le coin, elle était à bout de souffle et tendue.

Une femme grande et mince se leva du bureau et la regarda froidement.

— J'ai bien cru que ça n'arriverait jamais.

— Je suis désolée, Amanda. Je sais que je suis un peu en retard, mais il y avait une queue terriblement longue devant le bar à expresso et...

— Épargne-moi tes excuses ! Tout ce que j'attends de mon assistante, c'est qu'elle aille me chercher mon café le matin. Est-ce trop demander ?

— Non, mais...

— Et si tu sais qu'il y aura la queue, il te suffit de quitter ton appartement quelques minutes plus tôt pour anticiper. Même quelqu'un qui a fait aussi peu d'études que toi devrait pouvoir comprendre ça, non ?

Poppy grimaça. C'était un coup bas et ce n'était pas la première fois que sa supérieure se moquait de ses qualifications anémiques, mais elle ne se sentait pas capable de riposter. Elle savait que son CV était peu étoffé par rapport à la plupart des femmes actives de son âge et qu'elle avait eu de la chance d'obtenir ce poste, compte tenu de son manque de formation et de compétences professionnelles. Elle ravala donc la réplique qui lui brûlait les lèvres et se contenta de dire docilement :

— Je suis désolée. Ça ne se reproduira plus. Je ferai en sorte de partir plus tôt à l'avenir.

Amanda tendit une main.

— Alors... il arrive, ce café ?

— Oh-oh, oui...

Poppy s’avança pour poser le café sur le bureau, puis regarda nerveusement sa supérieure porter le gobelet à ses lèvres.

— Il est glacé ! s’écria Amanda, retroussant ses lèvres avec dégoût.

— Je suis désolée... Un homme a renversé une dame – une bénévole d’une association caritative – et j’ai dû m’arrêter pour l’aider ; elle avait fait tomber toutes ses...

Elle s’interrompt en croisant le regard méprisant d’Amanda. Tout le monde dans le bureau la regardait et elle sentit ses joues s’embraser.

— Tu es payée pour être mon assistante, pas pour jouer les Mère Teresa dans la rue, s’emporta Amanda. Tu crois vraiment que je vais passer ma vie à attendre que tu aies accompli tes BA quotidiennes ?

De nouveau, Poppy ouvrit la bouche, prit une profonde inspiration et la referma. Elle compta lentement jusqu’à cinq, puis proposa d’une voix neutre :

— Je peux vous préparer un café à la cuisine ?

— Bah... laisse tomber ! Et éloigne ça de moi !

Amanda fit un geste de dégoût vers le gobelet en carton.

Poppy récupéra l’indésirable, puis hésita près du bureau.

— Hum... Amanda ? Votre café... vous ne me l’avez pas remboursé...

Amanda la regarda d’un air absent.

Poppy sentit son visage s'embraser, mais elle continua obstinément :

— Je... hum... Je pensais que vous me rembourseriez...

Amanda leva les yeux au ciel.

— Pour l'amour de Dieu, ce n'étaient que quelques livres.

— En fait, c'était un peu plus que ça... et ce café n'était pas pour moi...

Poppy serra les dents.

— C'est juste que... je ne suis pas payée avant la fin de la semaine prochaine et je n'ai pas beaucoup d'argent...

Amanda la regarda froidement.

— Vraiment, Poppy, étant donné que tu étais en retard et que le café était froid et totalement imbuvable, je suis étonnée que tu aies le culot de me demander de l'argent. N'importe qui d'autre aurait fait profil bas.

Les mains de Poppy se crispèrent, et elle sentit quelque chose de chaud et de furieux monter dans sa poitrine. Elle ouvrit la bouche, mais une voix hurla dans sa tête : *Tu ne peux pas te permettre de perdre cet emploi !* Les mots lui brûlaient les lèvres, mais elle ferma violemment la mâchoire.

Prenant une profonde inspiration, elle se retourna et s'apprêtait à s'éloigner lorsque Stan de la compta se précipita vers elle, tenant une plante en pot. Stan était un homme petit et tatillon qui semblait incapable d'avoir une relation fonctionnelle avec qui que ce soit d'autre

que sa calculatrice. Il quittait rarement son bureau, évitait tout contact visuel et ne parlait jamais à Poppy, à moins qu'il n'ait quelque chose à lui dire au sujet de son salaire. Mais à cet instant, il la regardait d'un air accusateur en brandissant le pot dans sa direction.

— Regardez-moi ça !

Poppy regarda la plante avec consternation. Elle avait mauvaise mine. Ses feuilles étaient recroquevillées et marron. Elle tendit le bras pour toucher une feuille ratatinée et sursauta lorsqu'elle resta entre ses mains. Elle était molle, presque pâteuse. Une légère odeur de moisi se dégageait de la terre.

— Elles sont toutes comme ça ! Toutes les plantes du bureau, se lamenta Stan.

Il regarda Amanda et pointa Poppy du doigt :

— *Elle* était censée s'en occuper !

Amanda se retourna vers elle.

— Tu as oublié de les arroser ?

— Non, non ! Je les ai arrosées tous les jours, s'écria Poppy.

— Quoi ? *Tous* les jours ? bafouilla Stan. Pour l'amour du ciel, tu ne connais rien aux plantes ? C'est pour ça qu'elles sont en train de mourir – elles ont été trop arrosées ! Tu te rends compte du prix de ces plantes ? Nous les avons achetées déjà grandes pour qu'elles verdissent instantanément le bureau et ça va nous coûter une fortune de les remplacer. Je n'ai pas prévu cette somme dans le budget.

— Je... Je ne savais pas... Je veux dire... balbutia Poppy.

— Eh bien, il vaut mieux pour toi qu'elles ne meurent pas, rétorqua Amanda en plissant les yeux. Ou le coût de remplacement de toutes les plantes de ce bureau sera prélevé sur ton salaire !